

Symphilosophie

Revue internationale de philosophie romantique

Günderode

Extraits choisis sur la musique

(1840)

Bettina von Arnim

Traduits et annotés par Laure Cahen-Maurel* et Christoph Haffter**

Introduction de Christoph Haffter

Die Günderode (1840) de Bettina von Arnim (1785-1859) est une œuvre paradigmatique de la symphilosophie romantique. Elle se présente comme une correspondance entre deux philosophes-poètes, un dialogue entre deux femmes qui confrontent leurs idées, leurs sensibilités et projets existentiels dans une recherche commune de la vérité. Le texte entremêle argumentation rigoureuse, spéculations libres, anecdotes quotidiennes et formes poétiques. Cette correspondance fictive, rédigée par Bettina von Arnim, se fonde sur ses échanges réels avec son amie d'adolescence Karoline von Günderode. Les deux faisaient partie du cercle romantique de Heidelberg autour de Clemens Brentano (le frère de Bettina von Arnim), Achim von Arnim (son futur époux) et Georg Friedrich Creuzer (l'ami intime de Karoline von Günderode) dans les premières années du 19^e siècle. Le roman épistolaire, élaboré trente ans plus tard, transforme ces amitiés vécues en une œuvre d'art, qui, à son tour, est porteuse d'une métaphysique en même temps que d'un art de vivre. Selon Alison Stone, Arnim y développe une métaphysique

* Docteure en philosophie, *Wissenschaftliche Mitarbeiterin* (collaboratrice pédagogique et scientifique), Internationales Zentrum für Philosophie NRW / Institut für Philosophie der Universität Bonn, Poppelsdorfer Allee 28, 53115 Bonn, Allemagne – laure.cahen-maurel@uni-bonn.de

** Docteur en philosophie, *Wissenschaftlicher Mitarbeiter Forschungsstelle Musikphilosophie*, Philosophisches Seminar der Universität Basel / Hochschule für Musik FHNW Basel, Steinengraben 5, 4051 Bâle, Suisse – c.haffter@unibas.ch

vitaliste à travers la confrontation avec la pensée idéaliste de G nderode.¹ Les deux philosophes partagent la prémisse de la *Vereinigungsphilosophie*, la conception métaphysique d'une unité originaire, différenciée en individualités et domaines séparés possédant une tendance naturelle à la réunion. L'échange symphilosophique et la création artistique en commun sont conçus comme le prolongement de cette tendance omniprésente et naturelle des êtres séparés à aspirer à l'unité primordiale. Or, l'idéalisme de G nderode conçoit cette réconciliation métaphysique comme une transformation de la matière en esprit : ce n'est qu'en affranchissant la vie de sa condition mati rielle qu'elle retrouvera une unité spirituelle. L'aboutissement de la tendance unificatrice serait alors la mort. Arnim s'oppose à son amie en défendant la possibilité d'une synthèse r conciliatrice *dans* la vie mati rielle et sensible. L'expérience de l'inventivité toujours renouvelée dans la nature est, pour elle, la preuve de la puissance créatrice de la matière et la promesse d'un dépassement *immanent* des séparations. Les positions métaphysiques se reflètent dans les tempéraments et les formes de vie des deux protagonistes : G nderode [*sic*] insiste sur l'importance des études systématiques et de l'éducation formelle ; elle critique vigoureusement la distraction de son amie, qui touche à tout et se perd dans les vagabondages de l'esprit. Arnim, quant à elle, admire la discipline de son amie et la regarde comme un mentor. Néanmoins, elle défend clairement aussi sa propre vitalité indomptable, en révolte contre toutes les régulations académiques de l'expression artistique et philosophique.

Cette opposition imprègne également la pensée musicale de Bettina von Arnim. Pour elle, la musique véritable est la continuation de la créativité musicale de la nature : les harmonies bouleversantes des orages, la polyphonie des insectes, l'ondulation des eaux et des vents sont les modèles d'un dynamisme qu'elle retrouve dans la musique instrumentale. Ces puissances sonores s'opposent radicalement à la discipline académique à laquelle elle doit se plier pendant les cours de contrepoint. Dans les lettres à son amie, Arnim se présente comme un être naturel, naïf mais débordant de vie, qui ne se laisse pas assagir : « Je ne veux pas me rendre maître [de la musique], je veux me laisser maîtriser par [ses] flots », déclare-t-elle en réponse aux leçons de théorie musicale². Or, l'identification du soi féminin à une nature naïve et récalcitrante est problématique tant qu'elle est opposée à un pendant masculin supposé rationnel, comme c'est le cas dans les lettres semi-fictives d'Arnim   Goethe intitulées * change de lettres avec un enfant*. Avec G nderode,

¹ Alison Stone, « Bettina von Arnim's Romantic Philosophy in *Die G nderode* », *Hegel Bulletin* 43 (3), 2022, pp. 371-394.

² Voir *infra*, p. 247.

en revanche, c'est une femme qui incarne la contrepartie de la naïveté naturelle d'Arnim : Gûnderode représente la réflexion systématique et la rigueur d'esprit. Ce n'est qu'en assimilant pour une part la sagesse de Gûnderode qu'Arnim va trouver, au fil de ce roman épistolaire, une assise stable sans pour autant sacrifier son affirmation d'une vie créatrice.

À travers la confrontation littéraire des projets existentiels, Arnim tente de comprendre les choix ayant façonné les vies réelles de ses personnages. Karoline von Gûnderode s'est donné la mort en 1806, après avoir rompu ses liens d'amitié avec Bettina von Arnim. Plus de trente ans plus tard, au moment où elle retravaille ses lettres de jeunesse, Arnim est, quant à elle, engagée dans les cercles de la gauche hégélienne de Berlin : elle publiera *Dies Buch gehört dem König*, livre dénonçant les conditions de vie misérables du prolétariat ; et elle fera usage de son influence politique pour soutenir la révolte des tisserands de Silésie, en 1844. La *symphilosophie* d'Arnim est en cela fidèle à l'esprit révolutionnaire des débuts du romantisme – du romantisme d'Iéna –, à une époque où le mouvement s'était, depuis bien longtemps déjà, tourné vers la restauration.

Les extraits du roman épistolaire *Gûnderode* que nous proposons ici en traduction française sont centrés autour de la pensée musicale d'Arnim, qui non seulement composait elle-même, mais échangeait avec des musiciens accomplis de son époque comme Ludwig van Beethoven, Felix Mendelssohn Bartholdy, Robert Schumann (auquel elle continuera de rendre visite après qu'il fut interné à l'asile d'aliénés de Colditz), Joseph Joachim et Franz Liszt. La conception de la musique qui se profile dans ces lettres est intimement liée à la philosophie de la nature et à l'engagement émancipateur qui soutient toute l'œuvre d'Arnim. La pensée musicale est, elle aussi, portée par l'idée d'une libération naturelle.

Extrait 1¹

À Gündersode

Offenbach², mai 1805

Ne sois pas inquiète pour ma santé : j'ai encore toute ma tête ; je ne peux m'empêcher de rire avec mon ombre, profilée sur le mur. J'escalade l'escalier de trois bonds, je vole, je redescends, j'atteins le rideau de peupliers derrière lequel flotte au vent quelque chose de blanc. – À l'endroit où nous avons enterré Spitz l'année dernière, le vent faisait danser un papier au clair de lune ; je voulus l'attraper mais il s'envola aussitôt par-dessus le mur du jardin. Avec le bon Spitz je n'avais pas peur la nuit ; il aboyait, comme il l'avait toujours fait, pour éloigner les fantômes de mon chemin. « Monsieur Piano », Hofmann [sic]³, est toujours notre voisin ; cette nuit, comme d'habitude, il déroula au galop allongé ses gammes ascendantes et descendantes d'accords enharmoniques alors que j'étais couchée ; je renonçai à mon sommeil et, avec joie, engageai dans la musique mes sens, qui s'agitèrent aussi rapidement. – Il m'est impossible de saisir la musique par l'intellect, comme les philistins : je dois ressentir les choses. Avoir les sens bercés par la musique, m'abandonner comme si je somnolais. C'est alors seulement que les pensées surgissent, rapides – comme filent les étoiles dans le ciel, souvent. Cela m'afflige de ne pas pouvoir penser ce que je veux, de ne pouvoir faire autrement que de me laisser égarer par tout, comme au marché, où l'on va et vient de la boîte à images au spectacle de marionnettes, à l'ours qui danse ; de m'y amuser avec les tziganes sur la rive du Main alors que le bateau du marché crache des philistins et que les musiciens ivres les en chassent par leur musique tonitruante. Toutes sortes de choses me passent par la tête, mais quand je veux écrire, il n'y a plus une idée dans l'air, la plupart des mots sont superflus, je dois les biffer comme dans cette lettre. Dans l'écoute de la musique, je suis concentrée, les pensées ne s'agitent pas en tous sens, elles

¹ Les extraits qui suivent sont tirés de l'édition de Walter Schmitz, telle qu'elle apparaît dans le premier volume des Œuvres et Correspondance de Bettina (ou Bettine) von Arnim, *Werke und Briefe in vier Bänden, Band I*, Francfort, Deutscher Klassiker Verlag, 1986, ici p. 392-393.

² Localité où séjourne la grand-mère de Bettina von Arnim, Sophie von La Roche (voir *infra* note 5), qui l'élève après la mort de sa mère lorsqu'elle a trois ans. Bettina von Arnim passe une partie de son adolescence dans la demeure de sa grand-mère à Offenbach.

³ Philipp Carl Hoffmann (1789-1842), auprès duquel Bettina von Arnim prend, à Offenbach, des cours de piano et de théorie musicale.

sont calmes, elles contemplant intérieurement la chose qui me contente. L'âme grandit, le bourgeon s'ouvre, absorbe la lumière de la lune. – Je passai un moment à écouter dans mon lit ; lorsque survint l'orage, je bondis hors du lit et m'assis contre la fenêtre. – La musique accorde tout, elle fait tonner son flot puissant à travers la nuit étoilée, puis étire sa danse pour saluer à chaque vague la fleur fleurissant secrètement sur le rivage. Quand arrivent les nuages emportés par le vent impétueux, ils sont comme envoûtés par son souffle ; la pluie roule ses perles sous son pas dansant, poussée à travers la nuit noire sous les filets lumineux de la foudre, se ruant à travers l'obscurité en ondulations sonores – tout cela est un hymne de musique ; rien ne contredit, ni ne dérange l'éveil silencieux des sens. C'est ainsi que je passai la moitié de la nuit – une vie comme il n'y en a pas de meilleure et comme il n'y en aura pas de meilleure avec le temps. [...]

Extrait II⁴

À Günderode

Samedi

Ah, que la journée d'hier fut radieuse ! Les moustiques et les scarabées l'ont passée à danser et à bourdonner ; ils savent se repaître du plaisir des sens. Je les ai écoutés, assise parmi les herbes hautes, sous la tenture qui couvre la blanchisserie. La vieille cousine l'a arrosée plusieurs fois dans l'ardeur de midi ; il a fallu du temps pour que l'eau filtre goutte à goutte et me rafraîchisse. J'écoutais, en bas, la répétition des symphonies qui résonnaient à travers le bosquet jusqu'à mon oreille inculte, la frappant d'étonnement devant tout ce qu'elle ne pouvait comprendre. La musique, qui transporte ses notes à travers les airs et déverse sur nous toute la puissance de la révélation avant de s'évanouir, nous ne pouvons, quand elle s'est tue, la faire revenir. Soit que je suis, je me prends à penser qu'il faudrait être au désespoir de n'en avoir rien retenu après qu'elle s'est tue. Il en sera ainsi encore plus d'une fois : *un son résonnera, je ne le saisirai pas*. Hier, je me suis entretenue avec grand-mère⁵ ; elle a prononcé cette phrase : « Ce que

⁴ Bettine von Arnim, *Werke und Briefe in vier Bänden*, vol. 1, p. 399-401.

⁵ Sophie von La Roche (1730-1807), femme de lettres considérée comme la première femme écrivaine de profession et financièrement indépendante d'Allemagne. Proche de Wieland, elle tint un des tout premiers salons littéraires de l'époque des Lumières, qui comptait, entre autres habitués, Goethe, Jacobi et Lavater.

l'intellect ne saisit pas, le cœur le comprend ». – Je ne comprends pas, à mon tour, ce qu'elle veut dire.

Ce matin, Hofmann me dit : « Le saut harmonique simple, c'est quand, entre deux accords successifs, on entend une harmonie en esprit. » Mais ce n'est pas dans mon esprit que j'entends cette harmonie ; je suis toute pénétrée de ce que je sens, non de ce que je comprends. – Crois-moi, la musique agit, enthousiasme, ravit, non du fait que nous l'entendions, mais par la puissance d'harmonies intermédiaires inaperçues ; ce sont *elles* qui, par leur pouvoir spirituel inaudible, font la continuité de l'esprit physique, audible, de la musique. *C'est cela* l'immense effet sur nous : nous sommes attirés par ce que nous entendons vers ce qui ne s'entend pas. *Un* son nous rend tous les autres proches, et tous chaque son particulier. Mais je peux l'avouer : une idée m'est venue, assurément, pendant la répétition musicale – celle de la création du monde par Dieu. Je comprends à présent le sens de la fameuse parole divine *Que cela soit*. Sans l'un, plus rien ; sans tout, l'un n'existe pas. Toute la création surgit en un souffle : feu, terre, air, eau ; toute vie, tout être naît de l'union de ces quatre esprits, qui sont la vie de l'univers. Les quatre éléments, quant à eux, naissent d'eux-mêmes dans l'esprit, qui est fait de leur fusion. La musique est l'auto-engendrement de ces quatre éléments fusionnés. Dans tout être vivant, ces éléments s'engendrent eux-mêmes ; c'est cela l'esprit, la musique. L'animal aussi est doué de musique ; il est pénétré sensuellement par l'eau, l'air, la terre et le feu, par leur esprit qui naît en lui. C'est la raison pour laquelle il est tant excité par la musique : ses sens, dans la musique, sommeillent, rêvent ; tout a un droit égal au divin, à ce que, en toutes choses, l'auto-engendrement des quatre éléments élève jusqu'à l'esprit.

J'ai couché cela sur le papier ; j'ai ces lignes sous les yeux et je ne sais pas ce que je voulais dire. En plein jour les légions de pensées se dispersent. Mais hier, sous la tenture où le soleil perlait sur moi à travers les gouttes d'eau accumulées, piégée dans le filet de toutes ces herbes en fleurs, cela m'était clair : non, ce n'est pas ce que nous percevons avec les sens qui est la véritable jouissance, mais bien ce qui meut nos sens – nous pousse à vivre ensemble, à créer ensemble : c'est cela la vie, la volupté – être actif ! Mais c'est assez : l'emprise des esprits sur moi était puissante quand la musique résonnait ; leur appel était clair : prends un violon, participe à ta façon, selon ce que tu ressens, fais en sorte de contribuer au déploiement du courant d'harmonie, de l'augmenter, de t'affirmer en faisant éclater ton enthousiasme – et là, dans ces hauteurs, que ton être se dilate, que tu t'éprouves toi-même dans chaque son par l'affinité de ta voix avec eux. Si quelqu'un était capable de comprendre l'harmonie et de la mettre en œuvre rationnel-

lement, ce serait le maître secret du monde, à l'insu de tous ; l'univers entier lui semblerait *une* symphonie ; toute l'histoire du monde tambourinerait, sifflerait, claironnerait pour son plus grand plaisir. Oui, je comprends ! Certes, je ne l'énoncerai pas ainsi à Hofmann, mais je lui présenterai le premier, le deuxième et le troisième degré des tonalités voisines ; et comment tout m'est soumis pour me servir, comment je peux conférer la domination à tout, puis la reprendre, et comment je règne donc toujours, tant que je nage dans le courant de l'harmonie divine.

Adieu ! Je sors mes pinces comme un crabe du fond peu profond de mes perceptions et saisis ce que j'attrape en premier pour m'arracher à ma propre incapacité de comprendre.

Extrait III⁶

À Bettine

[...] Ce qui te stimule un instant, ce pour quoi le feu qui t'anime se rassemble vraiment, tu le disperses aussitôt avec toute l'application possible et l'abandonnes aux quatre vents. Tu ne peux nier que la musique corresponde à tout ce qui en toi demande à être stimulé. Tu me l'as toi-même écrit : ton propre esprit vital t'exhorte constamment à te saisir d'un violon, à rendre le courant des harmonies plus intense, sans quoi tu ne saurais être heureuse. C'est peu ou prou ce que tu m'as écrit il y a quatre semaines, et aussi que tu as la sensation que la musique est l'esprit originaire de tous les éléments, qu'elle seule éveille l'esprit en l'être humain, que l'esprit ne peut qu'être musique, et d'autres pensées grandiloquentes de ce genre, mais qui t'ont déjà – à ce que je vois – échappé entièrement. Où est donc à présent ton esprit musical originaire ? Je ne veux en aucun cas me mettre en travers du cours de ta vie, mais que tu ne veuilles même pas pratiquer un art par amour d'un esprit qui vient à ta rencontre par des voies secrètes, que tu chéris tant, dont tu penses qu'en tout, c'est lui et lui seul qu'à jamais tu aimeras ; que tu ne veuilles fournir aucun effort, ne lire aucun livre, mais seulement te promener, grimper sur les toits et flâner sur des sentiers brumeux suspendus au-dessus des haies,

⁶ Bettine von Arnim, *Werke und Briefe in vier Bänden*, vol. 1, p. 470-471.

inventer des religions flottantes, c'est véritablement malheureux ! J'étais tellement disposée à essayer sur toi tout ce que Clemens⁷ me présente comme étant mon devoir, mais tu ne me rends aucun compte et tu dévides très vite, comme un papillon, le fil de ta pensée qui t'entraîne bien au-delà de toi. – Combien de temps resteras-tu encore dehors ? [...]

Extrait IV⁸

À Gûnderode

[...] Je n'en ai pas fini avec la musique, ce n'est pas encore devenu une de mes vieilles marottes. Je suis sincère et la vertu de la vérité est la seule qui excite mes nerfs ; elle régit mon esprit comme une femme son foyer. Si à plusieurs reprises je t'ai fait part de l'effet considérable que la musique exerce sur moi, c'est que tu peux t'imaginer que je ne me suis pas arrêtée là ; mais engagée sur des chemins encore déserts, sans débouché, et qui me restent obscurs, sans but et sans solution, que pourrais-je dire de plus ? La manière qu'ont les virtuoses d'apprendre à connaître la vie intérieure d'une musique est d'étudier uniquement ses parties individuelles, et dans leurs conversations savantes sur la musique ils s'écoutent beaucoup parler. Mais je ne me laisse pas non plus mystifier par elle. Voilà que surgissent dans ma pensée une vision romantique et une autre de nature spirituelle. L'une me donne des états d'âme, l'autre m'apporte une révélation. Pas plus tard qu'hier fut jouée dans le bosquet, entre autres morceaux nouveaux qui ne m'excitaient pas du tout, une symphonie de Frédéric II⁹. En tête, il monte son cheval, héroïque, dans ses bottes rigides aux éperons rutilants ; de toutes parts, la même clameur : il doit galoper hardiment au-delà de l'humanité timide ; bientôt, sans remords ni regret aucun, il n'a plus face à lui, pour lui faire front, que la

⁷ Clemens Brentano (1778-1842), frère de Bettina, poète, écrivain et figure majeure du deuxième romantisme allemand (*Mittlere Romantik*), dit de Heidelberg.

⁸ Bettine von Arnim, *Werke und Briefe in vier Bänden*, vol. 1, p. 472-483.

⁹ Frédéric II de Prusse (1712-1786), dit Frédéric le Grand, monarque éclairé auquel Kant rend hommage dans son opuscule *Qu'est-ce que les Lumières ?* Passionné de musique, le roi compose lui-même plusieurs œuvres, sonates, concertos, symphonies ou encore marches militaires. Le commentaire ironique que Bettina von Arnim fait ici d'une des quatre symphonies qu'il a composées reflète l'engagement de l'écrivaine. L'année de la publication du roman épistolaire *Die Gûnderode* (1840) est aussi celle de l'avènement au trône de Frédéric-Guillaume IV, petit-fils de Frédéric II, dont Bettina von Arnim admirait les vues plus libérales et dont elle espérait des réformes politiques et sociales. Trois ans plus tard, déçue, elle fait paraître *Dies Buch gehört dem König (Le Livre dédié au Roi)*, ouvertement adressé au nouveau roi de Prusse pour l'inciter à agir sur les problèmes sociaux de son temps, notamment à combattre la pauvreté.

musique, l'unique muse ; sa monture l'a transporté dans le désert le plus désolé loin des humains qu'il dirige d'un coup de sifflet, comme une meute de chiens. Alors il se prosterne devant la seule toute-puissante, il reconnaît l'immense vide de son âme, il cherche à mettre un baume sur tous ses maux ; impatiente et tendre, la tête couronnée s'incline, confiante, sous la bénédiction et baise humblement les traces laissées sur son passage. Il retourne auprès des siens à la fin de cet *adagio* pour flûte, purifié, consolé, comme si rien ne lui était arrivé, dans la brillante vibration des violons et des hautbois. Mais je sens comment l'art conduit à la sagesse. Dans ces lieux où plus aucune main ne se tend, plus aucune bouche ne s'ouvre, où aucune pensée ne s'aventure, la musique apparaît en prêtresse ; le cœur se brise devant elle, implorant il avoue ses fautes, veut s'accuser de chacun de ses manquements, désire être accueilli tout entier dans son sein. Oui, la musique fait fondre l'or et l'acier, il n'est pas de casque si bien enfoncé sur la tête ni d'armure sur la poitrine qu'elle ne traverse ; et le roi comme le vassal lui prêtent serment.

Mais qu'en est-il de la symphonie de Beethoven qui s'en est suivie ? Veux-tu parcourir avec moi l'étendue de cette forêt d'oliviers aux troncs uniformes, au feuillage de velours, baignant dans le vent qui fait onduler leurs voiles verts et entendre doucement à ton oreille le pas solitaire et silencieux dans l'herbe scintillante ? Viens ! Vois le soleil dans sa carapace de feu, ses flèches lancées vers l'azur éternel. Portée par la houle, sous toi bientôt la mer infinie vacille. Le vent creuse le talus des vagues, ouvre la voie aux dieux argentés qui s'unissent à toi, s'enivrant des rythmes célestes nés de ta poitrine. Tout dans l'univers, maintenant si proche, vibre à ton unisson. Mais bientôt la mer capricieuse, toujours changeante, s'éloigne. Son jeu d'ondes glisse d'une couleur à l'autre et captive ton regard. Elle pénètre tes sens, langoureuse puis ardente, souriante, sanglotante, éblouissante puis de nouveau recouverte d'un voile – effleurement furtif comme le regard enflammé des yeux d'un aimé ; tu ne peux le saisir ni t'en détacher. Le ciel est sans nuage, son souffle chasse doucement devant lui des vaguelettes, innombrables, l'une après l'autre ; toutes se brisent sur le rivage dans un léger soupir. Ah ! doux moment qui domine la mer des passions ! Ta respiration s'arrête ; tu voudrais retenir, entièrement et pour toujours, ce qui à chaque instant ne cesse de t'échapper.

Qu'est-ce que l'âme dans l'océan de la musique ? Éprouve-t-elle la peine, connaît-elle les délices, elle si merveilleusement mobile ? La pensée jamais ne peut la suivre. Ressent-elle en retour tous les émois ? Aime-t-elle quand nous aimons ? Son écume est-elle flattée quand nos larmes s'y mêlent ? Oh, comme je voudrais me jeter dans l'eau de lagunes vert émeraude, sentir nos deux âmes sœurs emportées insensiblement à travers la

haute mer jusqu'à cet océan, la barque les bercer harmonieusement jusqu'à la dernière note. Et là, ce serait le même air calme, la même pureté du ciel, le même souffle, doux, intact, la même lumière qu'en esprit, dans l'ivresse provoquée par la douce oscillation des sons qui font battre la poitrine. Mais l'océan se soulève brusquement ! Dans un mugissement, tu entends le grand esprit de la création émettre un son qui ramène tout à lui. Puis son souffle enfile de nouveau, provoquant un frisson dans ta poitrine, avant de puissamment rouler son écume en une ascension et une descente infatigables contre les vents qui, en s'agitant dans l'abîme, la refoulent en grondant. Oui, c'est l'océan de la musique de Beethoven. Les notes montent de ciel en ciel, de plus en plus audacieuses à mesure qu'elles redescendent, et tu te sens protégée sur ce rocher isolé, au-dessus de ce double son, cernée par ces ouragans furieux, ces vagues qui montent sans fin jusqu'à ton cœur et sans fin refluent pour, se chevauchant l'une l'autre et pourtant se divisant à nouveau dans l'océan solaire de l'harmonie, revenir sans cesse te submerger avec une puissance renouvelée. Enfin, toutes les voix qui se languissent et s'agitent dans une joyeuse confusion de cris de joie, de nostalgie et de mille autres sentiments – toutes, sur un seul signe discret de sa main de maître, clament à l'unisson : à présent, c'est assez !

Ah, qu'en est-il donc en ton cœur ? Avoue ! La musique n'est-elle pas un océan à qui Beethoven commande ? Ne sens-tu pas que l'indomptable passion est de l'ordre du divin, au principe même de toute création. Ne penses-tu pas que Dieu est pure passion ? Qu'est-ce que la passion, sinon une vie augmentée par le sentiment que le divin est proche de toi, que tu pourrais l'atteindre, te mêler à son flux ? Qu'est-ce le bonheur, la vie de ton âme, si ce n'est la passion. Comment la force de ton action s'accroît-elle ? Combien de révélations en toi, dont tu n'avais pas encore rêvé ! N'est-il pas vrai que plus rien ne pèse ? Que la passion met en mouvement ton corps ? Tu n'as plus ni soif ni faim. Tu vois bien, tu commences déjà à te nourrir de l'air ; léger comme un oiseau, tu surmontes l'insurmontable. Et tu lances au loin des flammes de ton immortalité. Elles embrasent l'Éternel, qui se voue à toi : il se déverse dans le grand océan en flots de passion, fait briller au ciel les étoiles qui t'éclairent de leur lumière, et quand l'éclat de la nuit pâlit, les lueurs de l'aurore apparaissent, radieuses. Oui, c'est la raison pour laquelle l'erreur commise par les Pères de l'Église de croire que Dieu est sagesse en a heurté plus d'un : *Dieu est passion*. Il est grand, il prend tout dans son sein, en lui toute vie se reflète comme dans l'océan, de lui émane comme un courant de vie toute passion, jusqu'à la dernière, le repos suprême.

[...] [Hofmann] veut que j'apprenne à écrire des mélodies. Cela m'est beaucoup plus difficile que tout le reste ; aucune de mes pensées ne tient ni

ne dure, et quand il m'arrive d'en saisir une par un bout, elle se déchire en deux et je ne parviens pas à retrouver l'autre moitié dans sa forme première. Alors je trouve bien un autre bout, mais comme ce n'est pas la première idée que j'ai eue, je m'inquiète qu'elle puisse être fausse et il m'est tout à fait impossible de trouver la mesure. [...] Hofmann est d'une patience indicible avec moi, il pense que cela viendra ; dès que j'aurai pris l'habitude d'écrire, je deviendrai maître en la matière. Cela me chagrine profondément qu'il dise cela : je ne veux pas me rendre maître en la matière, je veux me laisser maîtriser par ces flots de musique dont j'ignore s'ils peuvent avoir quelque valeur pour une autre oreille. Mais cela ne fait rien, ils me parlent en me faisant entendre des accords grâce auxquels je me sens pleinement vivante, unie à la nature jusqu'à ne plus faire qu'une avec elle. Voilà ce qui m'entrave. J'ai l'impression de chercher à tricher à coup de formules inspirées. – Oui, ce sera difficile d'apprendre. Et pourtant, dans ce désert qu'est mon absence de talent pour la musique, je suis pleine de bonne volonté et fais mon possible. Et, si je veux apprendre, il me faut dire adieu à l'esprit, le principe qui m'anime ; mais je me dis que ce n'est que provisoire, que l'esprit reviendra, et alors je me sens prête à faire mes adieux et à mourir pour apprendre.